Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 13

Artikel: Esprit de suite
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-223178

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

dont les mœurs et les usages étaient respectés, se plierait à des institutions rajeunies. Mais c'était compter sans le clergé, qui se montrait opposé à toute réforme. L'armée espagnole entretenait partout des ferments de discorde et de soulèvement; il fallut désarmer tous les régiments, qui autrefois combattaient pour la France. Le mouvement espagnol avait tellement fait de progrès, que le général en chef ne recevait plus aucune nouvelle de France ; les courriers étaient arrêtés ou assassinés.

Le jour de la Fête-Dieu, éclata une révolte presque générale. A Lisbonne, la tranquillité ne fut pas troublée, grâce à l'énergie et aux mesures du duc d'Abrantès.

Mais la flotte anglaise, portant des troupes de débarquement, se montrait à chaque instant à l'embouchure du Tage. Dans le reste du Portugal, elle avait déjà soulevé toutes les provinecs et les villes avec lesquelles elle avait pu établir des communications.

La situation de l'armée française devenait toujours plus difficile, il ne lui était plus possible de garder le Portugal en entier. Concentrer les forces disponibles à Lisbonne et ne laisser des garnisons qu'à Almeida, Elvas et Beniche, tel fut le plan arrêté.

Néanmoins l'insurrection continuait à faire de rapides progrès. D'après des renseignements, 60.000 insurgés devaient être sortis de Coimbre, et à eux s'étaient joints vingt bataillons espagnols. Partout des ennemis à combattre. — Le général Loison marcha sur Oporto, pour reprendre cette ville, tombée aux mains des insurgés, il se couvrit de gloire, mais la situation ne s'améliora pas. Evora fut ensuite attaquée et prise d'assaut. Les Espagnols se défendirent vigoureusement, tandis que les Portugais voulaient capituler. 800 Espagnols et Portugais furent tués ou blessés, et 4000 furent faits prisonniers. L'armée française se reposa dans cette ville : elle en avait besoin. Puis elle se dirigea sur Elvas, pour ravitailler cette place et marcher à la rencontre d'un corps d'Espagnols, qu'elle ne trouva pas. — Sur ces entrefaites, elle reçut l'ordre de regagner les rives du Tage, à Abrantès. — L'armée anglaise, jointe aux Portugais, et forte de 15 à 18.000 hommes, se dirigeait sur Borissa. Le général Laborde n'avait que 1900 hommes pour lui résister. — Ce combat inégal commença à 9 heures du matin et dura jusqu'à 5 heures du soir. 500 hommes du quatrième régiment suisse se trouvaient au nombre de cette poignée de braves, défendant pas à pas le terrain contre 18.000 hommes. Cette journée coûta plus de 2000 hommes à l'ennemi. — Le général Laborde se rendit ensuite à Lisbonne, où les troupes françaises étaient réduites à un effectif de 12.500 hommes. Malgré cela, le duc d'Abrantès voulut attaquer l'armée anglaise. Elle se trouvait à Vimeiro, dans une position formidable, et protégée par le feu de sa flotte. L'armée française fit des prodiges de valeur. Les deux régiments de grenadiers, parmi lesquels se trouvaient les deux compagnies d'élite des deuxième et quatrième régiments suisses, se couvrirent de gloire par des charges à la baïonnette, qui mirent en déroute l'aile droite des Anglais. Mais les Anglais avaient des pièces de fort calibre, tandis que les Français n'avaient que des pièces de quatre. Il fallut songer à la retraite. Elle s'exécuta avec précision, les deux régiments de grenadiers conservèrent continuellement une attitude admirable. Les généraux Brenier et Solignac avaient été grièvement blessés et le premier fait prisonnier. Les Français perdirent dans cette bataille 1800 hommes, dont 1000 tués et 10 pièces de canon.

Après la bataille de Vimeiro, une capitulation était nécessaire pour que l'armée pût sortir avec honneur de la position difficile où elle se trouvait. La capitulation fut conclue entre le duc d'Abrantès et l'amiral Cotton. L'armée française devait être ramenée en France avec armes et bagages par la flotte anglaise. Le 13 septembre 1808, le général en chef s'embarqua sur la frégate la *Nymphe*, et laissa aux généraux des ordres pour l'exécution du traité et l'embarquement des troupes.

Revenons à la défense d'Elvas. Le colonel Miguel, qui commandait la place d'Elvas, fut blessé dans le fort de la Hyppe et mourut des suites de ses blessures. Son successeur fut le colonel Girod, excellent officier, plein de bravoure et de sang-froid. Nous étions à peine 1400 hommes pour défendre Elvas. Ces forces étaient insuffisantes, puisque les forts contenaient plus de 800 pièces d'artillerie. Aussi le colonel fit-il apprendre à des compagnies d'infanterie le service d'artilleur ; deux de nos compagnies furent choisies, entre autres nos voltigeurs. Nous aurions eu besoin de près de 4000 hommes pour défendre des fortifications armées d'une manière si formidable. Mais l'ardeur de nos hommes suffisait à tout. Nous fûmes obligés de mettre la ville en réquisition : nous obtînmes ainsi des vivres et surtout du vin.

Les Espagnols, comme il était facile à le prévoir, après avoir été nos alliés, devinrent nos ennemis, et, dès les premiers jours de septembre, près de 7000 hommes vinrent camper sous les murs d'Elvas.

Dès le commencement des hostilités, je fus atteint d'une fièvre si pernicieuse, que je fus obligé de rester à l'hôpital près de deux mois. J'avais un tel délire, pendant quelques semaines, que j'en perdis tout à fait la mémoire. Pendant ma convalescence, j'étais comme un enfant, j'avais des caprices étranges, que l'on n'osait pas contrarier ; j'étais devenu complètement chauve, et, pendant assez longtemps, on désespéra de ma raison et de mon rétablissement. Cependant je ne rêvais que l'heure et le moment de retourner à mon poste et de faire mon devoir. Une fois rétabli, le séjour de la ville n'étant plus tenable, en raison des assassinats qui se commettaient à chaque instant sur nos soldats, nous fûmes obligés de nous loger dans les casemates des deux forts. Une petite partie de notre bataillon était dans le fort de Ste-Lucie ; je me trouvais dans celui de la Hyppe, avec le colonel Girod et son état-major.

Notre colonel ayant compris que les Espagnols se préparaient à nous attaquer, fixa à la ville d'Elvas les conditions qui lui épargneraient les conséquences du siège que devaient subir les forts. Aucun Espagnol n'avait le droit d'entrer dans la ville. Celle-ci devait nous fournir, comme auparavant, les vivres dont nous avions besoin. Nos malades devaient être soignés dans les hôpitaux. A la première infraction, la ville devait être bombardée.

Pendant tout le temps que dura l'attaque des Espagnols, la ville d'Elvas fut respectée. Une trentaine d'obusiers et de pièces de 48 faisaient un feu continu contre les forts, et, vers le milieu de septembre, nous vîmes des tirailleurs espagnols s'approcher du fort de la Hyppe, mais une demi-compagnie des nôtres fit une sortie vigoureuse, les chargea à la baïonnette, et ils prirent la fuite.

Assez à l'abri dans nos casemates, nous laissions les Espagnols s'amuser à nous lancer des bombes et des boulets, et, de temps à autre, nous leur répondions, de manière à leur prouver que nous n'étions pas endormis. Après le dîner, le colonel Girod faisait jouer un mortier monstre, qui ne laissait pas que de ralentir un peu la fougue espagnole. Nous n'avions qu'un seul artilleur qui connût le maniement de cette énorme machine de guerre, et, à travers les embrasures du fort de la Hyppe, il nous était facile d'observer le désordre que quatre ou cinq de ces bombes amenaient dans le camp espagnol. Cependant, serré toujours de plus près, le colonel Girod comprit qu'il fallait évacuer complètement la ville. Une insurrection faillit y éclater, mais l'autorité intervint et tout rentra dans l'ordre.

Dans la soirée du 14 septembre 1808, deux officiers portugais, envoyés par leur général, se présentèrent au fort de la Hyppe, pour conférer avec le colonel Girod ; ils étaient accompagnés d'un capitaine français, prisonnier à Badajoz. Tous les trois étaient chargés d'effrayer notre colonel, mais tout fut inutile. Celui-ci, pour toute réponse, leur fit examiner ses moyens de défense, son arsenal, et jusqu'aux prisonniers espagnols, qui ne purent que se louer du traitement qui leur était fait. Les officiers suisses et français firent tout pour retenir le capitaine, mais, ayant donné sa parole d'honneur, il préféra se livrer de nouveau à ses ennemis. Nous ne pûmes qu'admirer cet acte de loyauté.

Dès ce moment le bombardement ne fit qu'augmenter d'intensité, et pendant la nuit il ne discontinuait pas. Nous étions alors sur le qui vive, et nos 800 pièces ne répondaient que par intervalles au feu d'enfer dirigé contre nous.

Le 17 septembre, un officier anglais vint de nouveau parlementer. Il nous annonça que notre général en chef, le duc d'Abrantès, avait capitulé au nom de toute l'armée, et que nous étions compris dans la capitulation. Dès le 13 septembre, ajouta-t-il, une partie de l'armée était déjà embarquée, et, à l'heure où il nous parlait, elle devait débarquer en France.

(A suivre).

Esprit de suite. — Le juge. — Votre âge ?

L'inculpée. — Trente ans.

Le juge — Mais il y a quatre ans vous avez comparu une première fois devant moi et vous aviez déjà trente ans !

L'inculpée. — Je ne suis pas de ces gens qui disent une chose aujourd'hui et une autre le lendemain.

Au Bourg-Ciné-Sonore, troisième semaine de **Weary River,** le premier film 100 % sonore et chantant que nous ayons vu et entendu à Lausanne. Richard Barthelmess donne au rôle de Jeny un puissant caractère et Betty Compson vit admirablement le rôle si tragiquement humain d'Alice.

« Tribune de Genève » : « Que voilà une bonne et saine leçon ; le cinéma n'en est pas prodigue et c'est pourquoi ce film sonore est une des meilleures productions américaines ».

Tous les dialogues sont traduits en français. Au programme le célèbre quatuor de Rigoletto avec Galli-Curci et Gigli. — Matinée à 3 h., sauf samedi et dimanche, deux matinées à 2 h. et 4 h. ½.

Pêcheurs

ABSOLUMENT **tout pour la pêche**
MARCHANDISES FRAICHES **constamment renouvelées**

MAYOR

Grand-Pont

LE SPÉCIALISTE POUR
la CHASSE, le TIR, la PÊCHE
à LAUSANNE

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Restaurant
GAVILLET
PLACE DU PONT, 3, au 1er
Anciennement : Coq d'Or, Angle Innovation
Téléphone : **22.340**

RADIO GÉNÉRALE
DENIER & Co Ruelle St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920
Tél. 26.196 — Maison des Vaudois